

DOSTOÏEVSKI

**LA FEMME D'UN AUTRE
ET LE MARI SOUS LE LIT**

RÉCIT TRADUIT DU RUSSE PAR ANDRÉ MARKOWICZ



ACTES SUD

LA FEMME D'UN AUTRE ET LE MARI SOUS LE LIT

Un homme – le mari –, soupçonnant sa femme de le tromper, n'a de cesse qu'il n'ait confondu la gourgandine : qu'il batte pavé par une nuit glaciale, qu'il parcoure les coulisses de l'opéra à la recherche de l'auteur d'un billet prétendument adressé à l'épouse ou – le titre en laisse augurer – qu'il se retrouve pris au piège sous un lit, qui n'est pas le bon, aucun ridicule ne lui est épargné.

Pochade que l'on a pu croire prévue pour le théâtre, ce court récit met l'accent sur la verve comique, qui animait aussi – et ici de manière surprenante – le grand écrivain.

Publié en 1860, La Femme d'un autre et le mari sous le lit est en fait un texte de jeunesse de Dostoïevski (1821-1881) : il s'agissait à l'origine de deux nouvelles distinctes, parues en 1848.

Titre original :
Tchoujaia jéna i mouj pod krovatiou

© ACTES SUD, 1994
pour la traduction française et la présentation
ISBN 978-2-330-08242-0

Illustration de couverture :
Louis-Léopold Boilly

FÉDOR DOSTOÏEVSKI

LA FEMME D'UN AUTRE
ET LE MARI SOUS LE LIT

UNE AVENTURE HORS DU COMMUN

Traduit du russe et présenté par
André Markowicz

ACTES SUD

PRÉSENTATION

Sous ses apparences d'œuvre mineure, *la Femme d'un autre et le mari sous le lit* est pour le lecteur une pièce importante parce qu'elle met en lumière l'humour très particulier de Dostoïevski, épars dans toute son œuvre, et toujours prêt à affleurer même sous les dehors les plus tragiques.

Il s'agit d'une pochade – et même, de deux pochades. Dostoïevski avait écrit à l'origine deux nouvelles distinctes, intitulées, l'une, *la Femme d'un autre* (sous-titrée : *Une scène de rue*) et, l'autre, *le Mari jaloux* (*Une aventure extraordinaire*). Ces deux nouvelles, publiées en janvier et novembre 1848, appartenaient au premier grand projet de Dostoïevski, à ses *Carnets d'un inconnu*. Elles furent refondues en un seul texte pour le premier tome des *Œuvres* publiées en 1860, après le bain et la relégation.

Ce texte reste lié au style des feuilletons publiés dans les journaux des années 1840, et, surtout, à celui du vaudeville, au point qu'on a pu croire qu'il était écrit directement pour le théâtre. Des témoignages de contemporains attestent qu'il fut apprécié. L'essayiste radical Tchernychevski, quant à lui,

écrivait, féroce­ment, dans son journal : “Lu *le Mari jaloux*... Cela m’a un peu ragaillard­i au sujet de Dostoïevski et de ses semblables ; c’est quand même un progrès par rapport à ce qu’il faisait avant, et, quand ces gens-là ne prennent pas de sujets trop hauts pour eux, ils peuvent être bons et même charmants.” Dostoïevski était, en 1848, l’auteur du *Double* et de *la Logeuse*.

Un malaise peut naître à la lecture des pages qui vont suivre, malaise d’autant plus inquiétant qu’il est voulu. Ce ridicule interminable, grotesque, sans pitié, est bel et bien celui de *Polzoukov*. C’est déjà un écho de *l’Eternel Mari*.

A. M.

**LA FEMME D'UN AUTRE
ET LE MARI SOUS LE LIT**

I

— Pardon de vous importuner, monsieur, mais puis-je vous demander... ?

Le passant sursauta et, quelque peu effrayé, lorgna le monsieur en raton qui venait de l'aborder avec un tel manque de cérémonie, après sept heures du soir, en pleine rue. Car nous savons que lorsqu'un monsieur de Petersbourg se met soudain à parler en pleine rue à un autre monsieur, monsieur qu'il ne connaît ni d'Eve ni d'Adam, ce monsieur en question ne manquera pas de s'effrayer.

Or donc, le passant tressaillit et s'effraya un peu.

— Pardonnez-moi si je vous dérange de la sorte, disait le monsieur en raton, mais je... je, enfin, je ne sais pas... vous me pardonnerez, sans doute ; vous voyez, je suis dans une espèce de trouble...

C'est là seulement que le jeune homme en redingote remarqua que le monsieur en raton était, de fait, pris d'un grand trouble. Son visage ridé était plutôt pâlot, sa voix grelottait, ses pensées, à l'évidence, s'embrouillaient, les mots lui restaient sur la langue, et l'on voyait toute la douleur terrible que lui avait coûtée la mise au point de cette requête

des plus humbles adressée à une personne qui, peut-être, lui était inférieure quant à la classe et quant au rang, malgré le besoin impérieux qu'il éprouvait de s'adresser à quelqu'un pour cette requête. Et puis, enfin, la requête elle-même paraissait indécente, peu sérieuse, étrange, de la part d'un homme porteur d'une pelisse aussi sérieuse, d'un frac si respectable, d'un vert bouteille si excellent et bariolé d'un si grand nombre d'ornements si hautement significatifs. On voyait que cela gênait même le monsieur en raton, de telle sorte qu'à la fin, l'esprit en proie au trouble, le monsieur n'y tint plus, se décidant à dompter son émotion et à mettre fin à une scène désagréable dont il était lui-même l'initiateur.

— Pardonnez-moi, je ne me sens pas bien ; mais, c'est vrai, vous ne me connaissez pas. Pardonnez-moi de vous avoir importuné ; j'ai changé d'avis.

Ici, il souleva son chapeau, en signe de respect, et il courut plus loin.

— Mais, permettez, je vous en prie.

Le petit homme, pourtant, s'était caché dans le noir de la nuit, laissant le monsieur en redingote fort stupéfait.

“Encore un original !” se dit le monsieur en redingote. Puis, après s'être étonné autant qu'il le fallait et être enfin sorti de sa stupéfaction, il se souvint de ses soucis et se remit à faire les cent pas tout en scrutant d'un regard fixe le portail d'un immeuble aux étages innombrables. Le brouillard commençait à tomber, et le jeune homme en fut un peu

ragaiardi car sa promenade devait se remarquer un peu moins dans le brouillard, quoique, du reste, le seul qui aurait pu la remarquer était un cocher, resté désespérément à l'arrêt tout au long de la journée.

— Pardonnez-moi !

Le passant tressaillit à nouveau ; le même monsieur en raton se dressait à nouveau devant lui.

— Pardonnez-moi si je reviens..., dit-il, mais vous, vous êtes, bien sûr, un honnête homme ! Ne me considérez pas comme une personne, au sens social du terme ; je m'égare, du reste ; non, comprenez, d'un point de vue humain... vous avez devant vous, monsieur, un homme qui a besoin de la plus humble des requêtes...

— Si c'est en mon pouvoir... que puis-je pour vous ?

— Vous pensez déjà, peut-être, que je vous demande de l'argent ! dit le monsieur mystérieux, qui grimaça, rit d'un rire hystérique et blêmit.

— Mais, voyons, monsieur...

— Non, je vois que je vous dérange ! Pardonnez-moi, je n'arrive plus à me supporter ; comptez que vous me voyez l'esprit en proie au plus grand trouble, pour ainsi dire à la folie, et n'allez pas conclure Dieu sait quoi...

— Mais au fait, au fait ! répondit le jeune, hochant la tête avec impatience pour l'encourager.

— Ah ! c'est ainsi, maintenant ! Vous, un homme aussi jeune, me rappeler au fait comme si je n'étais qu'un petit polisson ! Non, résolument, je deviens gâteux !... De quoi ai-je l'air devant vous dans

mon abaissement, répondez-moi, oui, la main sur le cœur ?

Le jeune homme rougit et garda le silence.

— Permettez de vous le demander sincèrement : vous n'auriez pas vu une dame ? Voilà toute ma requête ! prononça enfin, d'une voix résolue, le monsieur en pelisse de raton.

— Une dame ?

— Eh oui, une dame.

— Si... mais, je vous l'avoue, il y en a tellement qui sont passées...

— Eh oui, répondit le monsieur mystérieux avec un sourire plein d'amertume. Je m'égare, ce n'est pas ce que je voulais vous demander, je voulais dire, n'auriez-vous pas vu une certaine dame en manteau de renard, avec un capuchon de velours sombre et une voilette noire ?

— Non, elle, je ne l'ai pas vue... non, je n'ai pas remarqué, je ne crois pas.

— Ah ! dans ce cas, pardon !

Le jeune homme voulait demander quelque chose, mais le monsieur en raton avait de nouveau disparu, laissant, une fois de plus, son interlocuteur patient fort stupéfait. "Ah, qu'il aille au diable !" se dit le jeune homme en redingote, visiblement affecté.

Plein de dépit, il se cacha dans son castor et se remit à faire les cent pas, tout en gardant une grande prudence, devant le portail de l'immeuble aux étages innombrables. Il était furieux.

"Mais qu'est-ce qu'elle fait, à ne pas sortir ? se demandait-il. Bientôt huit heures !"